

marcher à leur tête, savait mieux que personne qu'on ne marcherait pas du tout ; mais c'est égal ! Ces méridionaux sont si extraordinaires, qu'à la fin du punch d'adieu tout le monde pleurait, tout le monde s'embrassait, et, ce qu'il y a de plus fort, tout le monde était sincère, même le général! . . .

A Tarascon, comme dans tout le midi de la France, j'ai souvent observé cet effet de mirage.<sup>68</sup>

## IV.

## LETTRES DE MON MOULIN.

## I. AVANT-PROPOS.

Par devant maître Honorat Grapazi, notaire à la résidence de Pampéroguste,<sup>1</sup>

"A comparu

"Le sieur<sup>2</sup> Gaspard Mitifio, époux de Vivette Cornille, ménager au lieu dit les Cigalières et y demeurant :

"Lequel par ces présentes a vendu et transporté sous les garanties<sup>3</sup> de droit et de fait, et en franchise de toutes dettes, privilèges<sup>4</sup> et hypothèques,

"Au sieur Alphonse Daudet, poète, demeurant à Paris, à ce présent et ce acceptant,<sup>5</sup>

"Un moulin à vent et à farine, sis dans la vallée du Rhône, au plein cœur de Provence, sur une côte boisée de pins et de chênes verts ; étant ledit moulin abandonné depuis plus de vingt années et hors d'état de moudre, comme il appert<sup>6</sup> des vignes sauvages, mousses, romarins, et autres verdure parasites qui lui grimpent jusqu'au bout des ailes ;

"Ce nonobstant, tel qu'il est et se comporte, avec sa grande roue cassée, sa plate-forme où l'herbe pousse dans les briques, déclare le sieur Daudet trouver ledit moulin à sa convenance et pouvant servir à ses travaux de poésie, l'accepte à ses risques et périls, et sans aucun recours contre le vendeur, pour cause de réparations qui pourraient y être faites.

"Cette vente a lieu en bloc moyennant le prix convenu, que le sieur Daudet, poète, a mis et déposé sur le bureau

*Alphonse Daudet - le dit*

en espèces de cours, lequel prix a été de suite touché et retiré par le sieur Mitifio, le tout à la vue des notaires et des témoins soussignés, dont quittance sous réserve.<sup>7</sup>

“Acte fait à Pampérigouste, en l'étude Honorat, en présence de Francet Mamaï, joueur de fifre, et de Louiset dit le Quique, porte-croix des pénitents blancs ;

“Qui ont signé avec les parties<sup>8</sup> et le notaire après lecture. . . .”

## 2. INSTALLATION.

Ce sont les lapins qui ont été étonnés ! . . . Depuis si longtemps qu'ils voyaient<sup>1</sup> la porte du moulin fermée, les murs et la plate-forme envahis par les herbes, ils avaient fini par croire que la race des meuniers était éteinte, et, trouvant la place bonne, ils en avaient fait quelque chose comme un quartier général, un centre d'opérations stratégiques : le moulin de Jemmapes<sup>2</sup> des lapins. . . . La nuit de mon arrivée, il y en avait bien, sans mentir, une vingtaine assis en rond sur la plate-forme, en train de se chauffer les pattes à un rayon de lune. . . . Le temps d'entr'ouvrir une lucarne, frt ! voilà le bivouac en déroute, et tous ces petits derrières blancs qui détalent, la queue en l'air, dans le fourré. J'espère bien qu'ils reviendront.

Quelqu'un de très étonné aussi, en me voyant, c'est le locataire du premier,<sup>3</sup> un vieux hibou sinistre, à tête de penseur, qui habite le moulin depuis plus de vingt ans. Je l'ai trouvé dans la chambre du haut, immobile et droit sur l'arbre de couche,<sup>4</sup> au milieu des plâtras, des tuiles tombées. Il m'a regardé un moment avec son œil rond ; puis, tout effaré de ne pas me reconnaître, il s'est mis à faire : “Hou ! hou !” et à secouer péniblement ses ailes grises de poussière ; — ces diables de penseurs !<sup>5</sup> ça<sup>6</sup> ne se brosse jamais. . . . N'importe ! tel qu'il est, avec ses yeux

clignotants et sa mine renfrognée, ce locataire silencieux me plaît encore mieux qu'un autre, et je me suis empressé de lui renouveler son bail. Il garde comme dans le passé tout le haut du moulin avec une entrée par le toit ; moi je me réserve la pièce du bas, une petite pièce blanchie à la chaux,<sup>7</sup> basse et voûtée comme un réfectoire de couvent.

C'est de là que je vous écris, ma porte grande ouverte, au bon soleil.

Un joli bois de pins tout étincelant de lumière dégringole devant moi jusqu'au bas de la côte. A l'horizon, les Alpilles<sup>8</sup> découpent leurs crêtes fines. . . . Pas de bruit. . . . A peine, de loin en loin, un son de fifre, un courlis dans les lavandes, un grelot de mules sur la route. . . . Tout ce beau paysage provençal ne vit que par la lumière.

Et maintenant, comment voulez-vous que je le regrette, votre Paris bruyant et noir ? Je suis si bien dans mon moulin ! C'est si bien le coin que je cherchais, un petit coin parfumé et chaud, à mille lieues des journaux, des fiacres, du brouillard !<sup>9</sup> . . . Et que de<sup>10</sup> jolies choses autour de moi ! Il y a à peine huit jours que je suis installé, j'ai déjà la tête bourrée d'impressions et de souvenirs. . . . Tenez ! pas plus tard qu'hier soir, j'ai assisté à la rentrée des troupeaux dans un *mas* (une ferme) qui est au bas de la côte, et je vous jure que je ne donnerais pas ce spectacle pour toutes les *premières*<sup>11</sup> que vous avez eues à Paris cette semaine. Jugez plutôt.

Il faut vous dire qu'en Provence, c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq ou six mois là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre ; puis, au premier frisson de l'automne on redescend au *mas*, et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin. . . . Donc hier soir les troupeaux entraient. Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à